



Je tue Il

Kaël Parys

Je n'allait plus être. Il était devenu une évidence. Je aurait voulu que cela cesse, mais le principe même de réciprocité n'était pas supportable.

Aucune échappatoire pour lui, juste le même tunnel sans détour que pour les autres. Il tuait Je, et Je veut tuer Il.

Je tue Il, je tu il. Jeu de mot stupide, Je ne pouvant pas s'en empêcher.

Comme une roue édentée qui tourne à vide. Les gestes de Je sont machinaux, la main se déplace toute seule dans l'air vers cet objet fin et mou. Miracle de la nature, le corps humain.

Foutaises.

Je place la cigarette entre ses lèvres minces et pincées. Je aime ce son légèrement crépitant lorsque, aspirant au même moment, les particules de papier et de tabac s'embrasent doucement. Il, lui, s'en fout passablement. D'ailleurs le son ne parvient même pas à ses oreilles que Je a sûrement négligé de laver depuis plusieurs jours. Semaines ? Le temps est une garce que Je soupçonne de conspirer contre son calme funambule, agacement perpétuel et exponentiel. Je ordonne à son corps. Toute sa volonté y travaille, Je veut savoir. Le squelette, recouvert de toutes ces matières maigrement musculeuses et graisseuses, s'active. Je pousse de côté le rideau, et manque de tomber à la renverse, aveuglé brusquement par les rayons pourtant faibles de notre astre principal et agressivement lumineux.

« Merde. C'est jour. »

Au moins, Je sait. Je aurait préféré s'en passer, Je regrette, mais trop tard. Ce n'est pas jour d'ailleurs. C'est le jour.

Le jour.

Je écrit la date sur un bout de feuille blanche pour écrire Je ne sait quoi.

Je ouvre les yeux. Je a finit par se réveiller. Évidemment, le sommeil n'a pas voulu de lui pour de bon, comme chaque fois. Je va devoir se lever, et entamer ce rituel étrange, presque ésotérique du quotidien. Sale. Laver. Manger. Manger gros.

Énorme. Balayer, balai, balai sale. Merde. Miracle qui se perpétue. Je existe. Je y est. Je va pique-niquer dans l'ombre du temps. Je va, encore, vivre.

Je marche vite, Je accélère. Les badauds inexpressifs sont comme des maquisards galopant pour sauver leur vie. Je se demande bien pourquoi faire tant d'effort. Je se laisse porter par le courant de la marée humaine, lourde de relents de sueurs et de détermination.

Je sourit presque sans le vouloir, l'animation soudaine de la fourmilière le détourne de son combat épuisant avec Il. Je se rappelle enfin que ce sont les périodes de fêtes. Un arrêt soudain de la mauvaise humeur, troquée avec soin contre des bouts de papiers colorés et des élans grotesques de compassion feinte.

Ça pue l'arnaque.

Je ne sourit plus à cette pensée, et se met à regarder de travers les gens. Si le regard pouvait tuer, Je aurait vidé son six-coups rétinien sur ce livreur de parchemins. Sa voiture jaune, bruyante, exhalant une fumée meurtrière pour son trajet de piéton, est complice. Je sent le sang battre ses tempes avec un martèlement sourd. Je imagine que ses artères prennent un malin plaisir à le torturer de la sorte. Si Je avait eu un truc coupant sous la main, Je leur aurait donné une bonne leçon. Je cligne des yeux, se demandant si cela va conjurer le sort. Je estime que cela ne marche pas bien. Je ferme les paupières, radicale résolution. Je traverse la rue. Klaxon, fumée, bagnoles, stupidité. Bagnoles stupides. Je se cogne la tête. Ne pas se faire avoir, la ruse est douloureuse mais grossière. Je contourne l'obstacle en accélérant le pas. Je entend rire derrière lui. Encore une tentation. Je pète pour se réchauffer dans son imperméable bien fermé jusqu'au col. Je se donne du cœur à l'ouvrage ainsi. Indignation d'une dame. Prout.

Je se demande si la météo du destin ne se fout pas de sa gueule aussi. Je est par terre, Je a glissé. Je sent un liquide chaud sur son front. Familier. Sans importance. Je fait une pause, et reste allongé là, le temps de faire le point.

Si l'univers complotte contre Je, Je va lui faire sa fête. Je décide de faire tout et n'importe quoi, et surtout n'importe quoi. La raison est une arme redoutable. Tout le monde la comprend. La déraison est bien pire, car personne ne peut la saisir. Je, si. Je sait être suffisamment doué de fainéantise pour lutter contre l'activisme presque

syndicaliste de la loi implacable de l'existence. Il prend le dessus. Il se rebelle. Je lutte, mais Je est pris par surprise.

« Fous-moi la paix, contrefaçon de moi-même. Tu n'es même pas foutu de me préserver pour me faire la peau convenablement. »

Un type regarde Je bizarrement en passant. De toute façon, Je se tait à présent, Il l'a pris d'assaut, le siège est vite remporté.

Il ouvre les yeux. La nuit déjà. Les saisons sont des caprices désordonnés qui l'épuisent. Il connaît le remède. Un désir bouillant se saisit de lui.

Il entre par la première porte se trouvant sur son passage. Il fait chaud, du monde à l'intérieur. Le bar est même plein à craquer. Il reste debout, décidant de se placer près du comptoir. Il commande un verre, n'importe lequel. Stratégiquement placé à côté d'une femme seule qui doit sûrement se demander pourquoi ce type la fixe comme ça, bouche bée. Il explore les moindres recoins visitables de son œil six-coups. Elle est à son goût. Il décide de lui parler du beau temps, approche subtilement gilot-pétréenne qui, Il le sait, est fortement déstabilisante. Il emporte le premier point. La femme lui sourit en hochant légèrement la tête. Il lui demande si elle aime le verre qu'elle boude. Elle répond négativement, évidemment. Il lui propose de goûter à sa spécialité. Une bière belge éventée de dix jours avec un zeste de camembert. Elle hésite. Il lui sourit. Elle lui demande s'il plaisante. Il lui répond qu'il a tout ce qu'il faut chez lui. Elle accepte en riant.

Je se réveille. Sa main se crispe sur un bout de tissu, satiné, doux. Sensation qui rappelle à Je que Il s'en est tapé une bonne tranche sans lui, la veille. Salaud. Je cligne des yeux. Je aime cligner des yeux, c'est pour lui une façon efficace de combattre la pollution qui émane de sa chambre ou de la rue. Une présence dans le lit. Bien sûr. Il s'amuse, mais Il ne fait pas le ménage après ses agapes nocturnes. Je en a ras-le-bol. Je saisit la couette dans un geste théâtral et la jette par la fenêtre entrouverte. La femme le regarde, interloquée, mais n'a d'autre solution que de se rhabiller en l'insultant de divers noms d'oiseaux bien choisis, lorsque Je lui balance ses vêtements à la gueule en lui intimant poliment de sortir de chez lui, avant que Je ne la jette avec la couette.

Les bruits de la réalité commencent à disloquer sa patience. La rumeur incessante de la ville est comme une véritable cacophonie qui l'assomme. Le pape ne pourrait pas être plus emmerdant avec un de ses sermons sur le sens de la capote. Je sais très bien dans quel sens se met une capote. La question n'est pas là.

Je prend une canette de bière vide pour se donner contenance. Il en reste un fond. Je décide d'entamer alors sa campagne militaire contre le Tout qui l'emmerde royalement. La couronne va tomber, et croyez-le bien, ça va faire mal.

Je pisse dans sa canette, en agite savamment le contenu, et descend dans la rue. Je n'a pas remarqué tout de suite que Je n'avait que sa robe de chambre bleue et miteuse sur lui, mais Je s'en tape allègrement.

Traînant chaussons dans les méandres labyrinthiques de la cité cyclopéenne et basaltique, dont Je est sûrement un citoyen modèle, Je finit par offrir sa bière maison à un pauvre reclus ayant choisi pour refuge un morceau de carton moisi et humide. L'odeur est caractéristique. Je la connaît, Je l'entretient chez lui.

Je tourne les talons et poursuit son odyssée moderne. Je déambule librement, sans se soucier du froid qui engourdit tous ses membres, et principalement son scrotum, qui se rétracte avec tant de hargne qu'on dirait qu'il va faire ses valises pour de bon.

Je entre dans un magasin de vêtements, et aperçoit ce qui va lui permettre de placarder au vu et au su de tous sa détermination dans la désapprobation toute légitime de son malheur. Je prend un portemanteau, presque deux fois plus grand et plus gras que lui, le bois semblant bien nourri, et s'enfuit dans la rue avec, poursuivi par des protestations féminines de cet affreux crime déraisonnable. Voilà, Déraison. Nous y sommes.

La pendule énorme qui trône sur la place est superbe, et sera comme un titre à son acte. Je pose le portemanteau en dessous, et par une contorsion dont Je ne se savait pas capable, s'enroule les bras à ceux de son crucifix improvisé. Je ferme les yeux à nouveau. Je savoure cet instant où Je sait qu'il emmerde bel et bien les gens et autres plèbes qui lui font une guerre muette et secrète. Je, lui, dans son geste artistique et quasiment religieux, se transforme en cri de guerre. Oriflamme du

désespéré qui n'a plus rien à perdre ni à gagner. Obsèques de sa Raison dont Je se fout ostensiblement. Bras d'honneur à l'autre, et principalement à Il.

– Et tu crois vraiment l'emporter avec ta minable stratégie ? L'ultimatum est déjà programmé et tes vaines et pitoyables tentatives de me spolier cette place qui me revient de droit ne sont que des pets de chèvre dans l'eau.

– Ton discours blasphémateur ne m'aura pas. Je suis l'unique moi, et tu ne prendras pas ce qui est moi. Tu es le mal, je suis le rien. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi tu souhaites me voler ce rien.

– Le rien est tout, et le tout est rien. Je suis toi, Tu es moi, mais je serais bientôt moi, Je.

– Fous-le toi au cul, tartignolle.

La dispute entre Je et Il commence à prendre des proportions sérieusement spectaculaires. Je se cogne la tête avec le portemanteau. Ou plutôt, Je tente de taper la tête de Il dessus, mais bien sûr cela revient au même. Le sang gicle, les insultes pleuvent comme à la saison des moussons, même la robe de chambre, victime muette du conflit, ne s'en sort pas indemne. Finalement, les forces spéciales d'intervention communale s'en mêlent. Je et Il sont embarqués, sans distinction de coups et de douleurs. Racistes.

Le préposé aux questions a l'air de se faire chier autant que Je. L'un assis en face de l'autre, l'un pissant le sang du front, l'autre pissant la sueur des aisselles, le chauffage étant probablement disposé à un degré légèrement inadéquat pour le gros fonctionnaire en uniforme bleu. Bleu comme la robe de chambre de Je, d'ailleurs.

– Nom ?

– Le même que mes géniteurs, ça coule de source.

– On veut faire le malin ?

– Non, je n'ai pas le temps, je m'insurge contre le monde. D'ailleurs, je vous emmerde.

La suite fut une série de questions réponds-ou-je-te-mets-sur-la-gueule qui valut de nombreuses ecchymoses à Je. Ceci dit, Je tint bon, ne divulguant aucun

secret à ce suppôt de l'Adversaire, habile en torture, certes, mais aussi dénué de subtilité qu'un fonctionnaire pourrait l'être. L'agent ennemi finit par abandonner et à remettre Je dans cette espèce de cage à poules, dont Je devait sûrement symboliser le coq.

Plusieurs heures s'écoulèrent, ou plusieurs jours peut-être. Cette garce temporelle lui joue toujours le tour. Tour du cadran ou du calendrier, cela revient au même. La perte est substantielle et irréversible.

Je a été relâché bien sûr, puisqu'il n'existe aucune loi qui interdit de se taper la tête contre un portemanteau. Cependant, Je se demande si cet acte n'eut pas plus d'effet qu'escompté. Il ne s'étant toujours pas manifesté, Je commence à croire que la guerre est en bonne voie, et que les troupes Adverses balisent sec.

Je entame un tour d'horizon : canettes violées et jetées sans cérémonie sur le sol dégueulasse du salon. Et aussi : fringues en pagaille, ordinateur allumé dont les fils sont des autoroutes multiples et désordonnées. Péage de la communication moderne, le modem Internet, fermement ancré dans une boîte à pizza pas tout à fait vide, est comme une carpe dans son bocal. Cette idée l'amuse. Je l'arrache de sa stèle en carton, et de ses pseudopodes. Je le met dans le four et l'allume. Bon appétit.

Une sirène retentit. Clocher campagnard dans l'esprit de Je, qui se met à jeter frénétiquement les hardes jonchant l'ossuaire bibinesque qu'est sa demeure. Finalement, Je, en bon archéologue moderne, découvre un téléphone retentissant.

– Hmmm ?

– ...

– Ha, c'est vous, Maman.

– ...

– Oui Maman, mais non.

– ...

– Je n'ai besoin de rien, Maman.

– ...

– Vous m'emmerdez, Maman.

Je raccroche. Manquerait plus qu'elle vienne mettre son grain de sel dans cette histoire sordide. Je a assez à faire comme ça. Je enfile son imperméable par-dessus son pyjama, et passe le seuil de sa porte, sans même prendre la peine de la refermer derrière lui. Je s'arrête sur le palier. Un gros monsieur à lunettes lui barre la route, d'un air conspirateur. Je, par précaution, recule un pied, histoire de prendre son élan si Je doit enjamber la rambarde et dégringoler les trois étages qui le séparent de l'air pollué de sa chère capitale.

– C'est vous le dégueulasse qui jette des trucs par les fenêtres ? Vous pouvez pas utiliser des poubelles comme tout le monde non ?

– La poubelle c'est vous mon gros. Votre haleine viciée me donne la nausée tant elle refoule l'amertume du délit de sale gueule. Sur ce, et avant que je ne vous batte à coups de chaussons, je vous prie d'écarter votre graisse méphitique de ma route, vous feriez ainsi votre part à l'effort de guerre dantesque qui se met en branle.

Le type s'écarte probablement impressionné, par la détermination toute chevaleresque de Je, qui part semble-t-il en croisade.

– Petit con...

Je n'entend même plus. Je est déjà en position de duel. La confrontation finale l'attend, et Je n'attend que ça. Ou plutôt, Je va à sa rencontre, d'un pas bien décidé.

À son retour, les bras chargés de planches en bois et de clous, Je barricade son appartement, frappant gaiement avec un marteau sur les bouts de ferraille, symboles d'un douloureux tétanos. L'odeur agressive du plastique fondu le fait tousser, mais paradoxalement, lui donne du cœur à l'ouvrage. La cuisine flambe déjà, après que le four a fait festin du modem.

Je a condamné tous les accès d'entrée/sortie sur le chemin de l'échec. Je vient de prendre Il au piège. Je observe la date écrite ce matin sur un bout de feuille blanche, pour écrire Je ne sait quoi. C'est le jour.

Je se campe tel un héros grec de l'Antiquité en pyjama devant un grand miroir en pied.

– Alors ? Je sais très bien que tu pisses dans ton froc, envahisseur. Fais tes adieux à moi. Je suis Je, et rien ne changera ça.

– Pauvre idiot, tu ne fais que précipiter le processus. Continue donc et laisse-moi regarder la télé en paix.

– À ta guise, Doppelgänger. De toute façon, j'ai des alliés partout. Bob l'éponge m'aidera à t'effacer.

Je se drape fièrement avec le rideau d'une fenêtre que Je vient de condamner, et tend un morceau d'étoffe crasseuse vers les flammes gourmandes en rotant, incommodé par l'odeur qui devient plus qu'insupportable.

Il se dresse face à Je, le regard désormais inquiet.

– Allons... reviens à la raison, ne fais pas l'imbécile... tu pourrais nous blesser.

– Va chier, pellicule. Rien n'a moins de sens que ton existence, qu'elle soit par procuration ou par occultation de moi. Tu n'as rien à revendiquer, car rien n'est juste. Et rien ne justifie que tu respires. Tu peux bien t'étouffer dans les vapeurs noirâtres du *firewall* de ma cuisine, Trojan éclopé. J'ai le remède : je m'en moque. D'ailleurs, tout est dit.

Alors que les flammes pourlèchent subitement le manteau improvisé de Je, Il se lance sur lui, en lui. En eux.

Le feu crépite de plus belle, comme si l'énergie de leur lutte était une éruption de gaz intestinaux.

Alors que le rouge flamboyant recouvre tout un chacun, Je – ou Il – projette l'autre contre les poutres improvisées barrant la fenêtre. Le corps météoritique qui sert à la fois d'arme du crime et de victime explose de sons, de couleurs, de douleurs et de rires. Alchimie de la vie mariée à la mort dans l'instant le plus parfait. L'étoile filante humaine et jumelle se précipite six étages plus bas, comme si elle venait d'apercevoir une galaxie vachement plus bandante que celle ou elle crèche d'habitude.

Je tue Il et Je s'en moque.

Je n'est plus.

Reste seulement la cendre de leur psyché enfin libre, sur un lit d'asphalte indifférent.